

droite, à la hauteur de la queue du bataillon de Séville ; et les compagnies de chasseurs de ce bataillon et de celui des Asturies, sous les ordres du lieutenant colonel D. Roque de Arismendi, couvraient l'arrière-garde. Les compagnies de chasseurs de Valençay et des guides, commandées par le commandant D. José Gurrea, étaient en tirailleurs à l'avant-garde. Ces dispositions faites, la Colonne continua sa marche avec calme et lenteur. On n'entendait au milieu d'elle d'autres cris que ceux de, *Vive la Constitution*, répétés avec transport dans tous les rangs : et, suivant l'habitude qu'elle en avait prise, elle entonna le chant patriotique et guerrier composé pour elle à Algésiras.

Le calme imposant avec lequel la Colonne se présentait pour la première fois au combat, et affrontait d'aussi immenses périls, étonna l'ennemi, qui, fier de sa supériorité numérique, ne s'attendait, sans doute, ni à tant d'audace, ni à tant de sang-froid. Ses bataillons demeuraient immobiles, et gardaient un profond silence ; ses tirailleurs, repoussés par les soldats de la patrie, se repliaient, tandis que la Colonne, après avoir poursuivi tranquillement sa route au milieu de la plaine, large d'environ deux lieues, arriva

au pied du coteau d'Arretin ; se forma en bataille , opposant son front à l'ennemi ; et , après avoir reçu une légère ration d'eau-de-vie , continua sa marche , et fut passer la nuit à Vejer , sans qu'aucun obstacle lui eût été opposé.

C'était là que Riego avait résolu de faire les dispositions nécessaires pour se porter sur San-Fernando ; mais les avis qu'il reçut , sur le nombre de troupes ennemies cantonnées à Chiclana , à Medina et à Puerto - Reale , le forcèrent de suspendre son mouvement. Les divers émissaires envoyés par lui à Quiroga , pour informer ce général et s'assurer eux-mêmes , de l'état des choses , ne revenaient pas ; l'un d'entre eux était tombé au pouvoir des ennemis , et ses dépêches lui avaient été enlevées ; des détachemens de cavalerie qui se trouvaient en vue de Vejer , donnaient , dans leurs communications parlementaires avec les soldats de l'armée nationale , les renseignemens les plus défavorables sur l'état des affaires de cette armée ; et quoi qu'il ne fallût ajouter que peu de foi à ces rapports , dont le but manifeste était de jeter le découragement dans les esprits , néanmoins Riego n'ignorait pas qu'une force de plus de 6000 hommes était chargée d'empêcher sa réunion avec le reste



de l'armée nationale, renfermée dans l'île. La Colonne demeura trois jours à Vejer, et, pendant ce temps, elle fit des réquisitions de chevaux, et parvint à se procurer les fonds qui lui étaient alors si nécessaires. Le 11, après le service divin, qui fut célébré sur la place, le supérieur de la Mercy prononça un éloquent discours sur l'utilité des institutions libérales; et le soir, il y eut un banquet militaire auquel furent invités un certain nombre de sergens, de caporaux et de soldats; on y exécuta des airs guerriers; on y chanta des hymnes patriotiques; le commandant général et le corps des officiers, y servaient à table; et ce spectacle de la plus douce fraternité, donnait à cette fête l'aspect le plus extraordinaire et le plus touchant. La journée se termina par des danses *Asturiennes*, où tous les rangs étaient confondus, et qui, en identifiant en quelque sorte les soldats avec la cause qu'ils défendaient, achevèrent d'enflammer leurs âmes du plus saint enthousiasme. Pendant les trois nuits des 9, 10 et 11 février, l'épouse de l'Alcade donna aux officiers, des bals où les dames de Vejer, brillantes de beauté et de patriotisme, ne contribuèrent pas faiblement à affermir ces jeunes défenseurs de la liberté dans la noble

résolution qu'ils avaient prise d'affranchir leur patrie ou de périr.

Dans des circonstances aussi critiques, le commandant général ne jugeant pas à propos de tenter de se réunir au Général Quiroga, une Junta de chefs, convoquée par lui, convaincue des dangers auxquels la Colonne était exposée, décida qu'elle devait rétrograder, dans le dessein d'attirer sur elle l'attention de l'ennemi, de fatiguer sa cavalerie, dans des pays àpres et dénués de ressources; et attendre ensuite une conjoncture favorable pour effectuer le projet de réunion avec l'armée de San-Fernando. Gimèna de la Frontera fut le point désigné pour la direction des forces patriotiques, et la Colonne se mit en mouvement le 12 février, vers dix heures du matin. Aucun obstacle ne contraria sa marche pendant toute cette journée, et la nuit, elle campa à une lieue et demie de Alcala de los Gazules, au pied de la colline del Gualcarro. Le jour suivant elle continuait sa route, lorsque des avis reçus en chemin, déterminèrent le commandant général à se diriger sur la droite, et à passer la nuit dans le village de Los-Barrios, d'où il se rendit à San-Roque dans la journée du 14.

Comme le principal objet de la mission de Riego



était de s'appuyer sur le patriotisme des citoyens, il devait profiter de toutes les circonstances et de tous les moyens qui pouvaient réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. Les nombreux amis que l'armée nationale comptait dans Gibraltar, indiquaient la ville de Malaga comme devant être le théâtre de grands événemens, du moment que cette armée s'y présenterait. Des lettres anonymes, reçues de cette ville, donnaient aussi les plus brillantes espérances. Errer à travers les montagnes, exposée à tout instant à des périls sans gloire, n'avait, en résultat, rien d'honorable ni d'utile pour l'armée ; tout contribua donc à décider le commandant général à se rendre sur-le-champ à Malaga.

La Colonne partit le 15, et passa la nuit à Estepona (1), d'où elle continua sa marche le 16, pour arriver à Marbella.

---

(1) Un fait militaire dont l'histoire des temps anciens et modernes présente peu d'exemples, se passa dans le trajet de San-Roque à Estepona. Un faible corps de cavalerie précédait la Colonne, pendant cette marche ; en arrivant à la métairie située sur la rive droite de la petite rivière de Guadiato, on fut informé qu'un détachement de la cavalerie ennemie était dans une métairie de la rive opposée ; aussitôt le sous-lieutenant de l'escadron d'artillerie volante, D. Ramon Ortis, partit avec cinq



L'extrême rapidité de la marche de la Colonne, mit dans la nécessité de diriger par mer les malades ; ceux qui ne pouvaient plus soutenir la fatigue de la route ; et certaines munitions, dont le transport par terre présentait de grandes difficultés.

Depuis l'instant où la Colonne était sortie de Marbella, le vent avait été constamment contraire ; elle avait toujours les chaloupes en vue, mais celles-ci ne pouvaient la suivre. Le commandant général ordonna que des signaux leur fussent adressés, pour qu'elles se rendissent à la côte, et que les deux compagnies de chasseurs des Asturies et de Séville qui formaient l'arrière-garde, protégeraient l'embarquement des hommes et des munitions. La Colonne fit halte à peu de distance.

L'avant-garde du général D. José O'Donnel,

cavaliers pour reconnaître le terrain ; et ayant appris que ce dernier point était occupé par quarante hommes, il s'avança, avec une incroyable audace, et, par un stratagème qui honore également sa présence d'esprit et son intrépidité, il réussit à faire prisonniers un capitaine ayant rang de lieutenant-colonel, un lieutenant, et quarante soldats du régiment de Lusitanie, qui, certes, ne s'attendaient guère à être surpris par cette poignée d'hommes.



qui ne cessait de la poursuivre, arriva sur ces entrefaites, et commença à harceler l'arrière-garde de ces compagnies. Le commandant général, ne perdant pas de vue son objet principal, leur avait ordonné de n'en venir aux mains sous aucun prétexte; mais, soit excès d'ardeur de la part de son commandant Don Roque de Arismendi : soit que ce commandant lui-même n'eût pu retenir l'impétuosité de ses soldats : ceux-ci s'engagèrent tous, et repoussèrent l'ennemi jusqu'à une montagne qui se trouvait à quelque distance de là. Aussitôt, le commandant général envoya quatre compagnies de Séville au secours de l'arrière-garde; et expédia en même temps à la Colonne l'ordre de rétrograder, et de prendre une position qui la mit en état de se porter partout où les circonstances rendraient sa présence nécessaire. Les ennemis se repliaient de plus en plus. Le feu ayant alors cessé, Riego pensa que l'ennemi n'avait eu d'autre projet que de retarder sa marche, pour se donner le temps de l'attaquer ensuite avec plus d'avantage. Plus fortement décidé à suivre son premier projet, il fit remettre la Colonne en route, plaçant toujours à l'arrière-garde les quatre compagnies de Séville, pour renforcer les chasseurs.

L'ennemi revint alors avec impétuosité sur cette arrière-garde, et recommença le combat. Ellesoutint l'attaque avec la plus grande fermeté; se retira en continuant le feu, sur l'ordre qu'elle en reçut du second commandant du bataillon de Séville, D. Francisco Osorio; et vint à l'entrée de la nuit se réunir à la Colonne; l'ennemi conserva ses postes.

Cette affaire coûta à l'armée de l'indépendance, cent hommes, dont le plus grand nombre restèrent égarés au milieu d'une obscurité profonde, et dans un pays sauvage dont les chemins leur étaient inconnus; elle fit aussi quelques prisonniers. Parmi les officiers blessés, se trouvait le commandant patriote Don Roque de Arismendi, mort depuis à Tariffa, de la suite de ses blessures; le lieutenant de chasseurs du bataillon de Séville, Don Domingo Tirado, resta mort sur le champ de bataille.

Le retard qu'éprouva la marche de la Colonne fut en effet le dommage le plus considérable qu'elle éprouva, en ce qu'ayant été forcée de traverser, au milieu d'une nuit très-obscuré, les collines fort élevées qui sont au bord de la mer et qui conduisent au village de Franguirola, elle ne put arriver dans ce village que le 18,



vers deux heures après minuit. Il n'y a que ceux qui connaissent par eux-mêmes les pays escarpés et presque impraticables qui étaient à tout instant le théâtre des opérations de l'armée nationale, qui peuvent se faire une juste idée des difficultés qu'elle avait à vaincre à chaque pas.

La plus grande partie des soldats de l'arrière-garde rejoignit la Colonne au point du jour, et elle continua sa marche à six heures du matin, ayant le général O'Donnel à son arrière-garde, et attendue par le gouverneur de Malaga, qui se disposait à la combattre, à la tête de sa garnison sous les armes; toutefois il n'y avait aucun moyen de reculer. D'ailleurs, telles étaient les couleurs favorables sous lesquelles les habitans de Gibraltar, affectionnés à la cause nationale, avaient peint aux chefs de l'entreprise l'esprit public et le patriotisme des citoyens de Malaga, que rien ne pouvait ni décourager, ni effrayer l'armée. Quoiqu'une température, constamment pluvieuse, et les aspérités du terrain, empêchassent de donner aux mouvemens de la Colonne toute la promptitude nécessaire, elle passa, le soir, sous les yeux de l'ennemi, et avec une incroyable audace, le ruisseau de Malaga. Les soldats

après avoir été exposés toute la journée à une pluie continuelle, avaient alors de l'eau jusqu'au genou, et entonnaient, suivant leur coutume et avec leur enthousiasme ordinaire, le chant guerrier d'Algésiras.

De ce ruisseau à la ville il y avait encore trois quarts de lieue, et il était impossible d'y arriver avant la nuit; le passage était difficile et dangereux; mais le courage des soldats était parvenu à un tel point de résolution et d'énergie, que rien désormais ne pouvait ni l'intimider, ni l'abattre. La garnison de Malaga était en position hors des portes; la colonne s'avança pour l'attaquer; le feu commença bientôt de l'un et de l'autre côté, par les tirailleurs; tandis que la Colonne, formée en bataillon serré, s'avançait l'arme au bras. Tant d'audace surprit et arrêta les ennemis; ils battirent en retraite, et se retirèrent à Vélès Malaga, tandis que les défenseurs de la liberté entraient en vainqueurs dans la ville; il était alors huit heures du soir.

Toutes les rues étaient brillamment illuminées; mais, soit que la frayeur qu'avait inspirée le combat ne fût pas encore dissipée; soit que le découragement, qui, depuis si long-temps, s'était emparé des esprits, ré-



sistât encore à la victoire que venait de remporter l'armée nationale ; soit que l'on craignît un retour de la fortune ; soit, enfin, que les terreurs adroitement semées par les ennemis de la patrie , et dont nous avons parlé ailleurs, eussent pris ici beaucoup d'empire : peu de personnes osèrent se montrer dans les rues, et l'on se borna à faire entendre quelques *Vivat* par les fenêtres, sans rien témoigner de cette ardeur et de cet enthousiasme dont les citoyens d'Algésiras avaient d'abord paru pénétrés.

Le 19, une proclamation fut publiée, et l'accueil qu'elle reçut donnait lieu d'espérer que le peuple allait se décider promptement et prendre les armes, lorsqu'on aperçut, à midi, des corps ennemis qui se dirigeaient sur Malaga. Riego, qui sentit que tout le fruit de son expédition était perdu s'il abandonnait la ville, résolut de les attendre dans les murs, et distribua ses troupes dans le petit château, le quartier du Nouveau-Monde, la place de la Mercy, et les issues des rues les plus prochaines.

En ce moment, une proclamation venait d'être imprimée, et, dans les places publiques, on commençait à la lire à haute voix ; toutefois, les habitans qui l'écoutaient avec plaisir et en témoignaient leur approbation, ne se portè-

rent à aucun mouvement. Pendant que ceci se passait, les ennemis entraient dans la ville, où aucun autre bruit ne se faisait entendre, que celui des portes qui furent toutes fermées en un instant, et de la fusillade des gardes avancées, qui se repliaient. Trois fois la Colonne fut attaquée sur la place de la Mercy, et trois fois l'ennemi fut repoussé. Un petit nombre de cavaliers patriotes, suivis de quelques soldats d'infanterie, commandés par le vaillant D. Antonio Porras, adjoint à l'état major, les chargèrent avec furie, le sabre à la main, jusques sur la place de l'Hôtel de Ville. La nuit survint et mit fin aux hostilités; les défenseurs de la patrie la passèrent dans les mêmes postes qu'ils occupaient, dès la veille au soir; les ennemis, qui avaient éprouvé une perte considérable, et qu'on supposait encore aux portes de la ville, s'étaient retirés à plus d'une demi-lieue. Le commandant général qui n'était point encore instruit de cette dernière circonstance, réunit un conseil de guerre, dans lequel, après avoir pesé les avantages et les inconvéniens qu'offrait l'alternative de se préparer à une nouvelle attaque pour le lendemain, ou de sortir, en ordre, de la place, il fit observer que, d'ailleurs, effrayée par la présence de l'ennemi, il n'était plus possible d'espérer que



la ville s'armât. Cette considération frappa le conseil ; on se décida à la retraite ; et le 20 février, à cinq heures et demie du matin, la Colonne prit la route de Colmenar, sans être inquiétée par l'ennemi.

La faute commise dans cette journée, par quelques officiers qui, pendant la nuit précédente, s'étaient séparés de la Colonne, fut la principale cause de la désertion qui se mit depuis dans ses rangs. Une semblable conduite, dans des hommes à qui leur position faisait un devoir de servir d'exemple, ébranla la fidélité de ceux qui n'avaient pas autant de raisons de montrer la même force d'âme et la même vertu. Le peuple espagnol et l'armée les connaissent, et ce juste châtiment suffit à leur punition.

Il est essentiel d'observer que, jusque-là, aucun corps ennemi ne s'était rallié aux drapeaux de l'armée nationale ; que quelques-uns de ceux sur lesquels elle comptait comme auxiliaires, s'étaient battus contre elle ; que, par suite des causes que nous avons eu souvent occasion d'indiquer, aucune ville, aucun village ne s'étaient encore prononcés ouvertement ; que ceux qui, au fond de l'âme, étaient les plus dévoués à la cause de la patrie, se bornaient à former

des vœux pour son triomphe ; que l'espoir de propager le feu de la liberté était presque évanoui ; qu'en un mot, l'armée ne pouvait compter encore sur d'autre terrain que celui qu'elle occupait, ni sur d'autre patrie qu'elle-même. Qu'on joigne à cela la connaissance qui lui parvenait, à tout instant, des procédés infâmes et cruels dont on usait envers ses prisonniers ; l'isolement où elle était du monde entier ; l'ignorance où la mettait de tout ce qui se passait autour d'elle, le manque absolu d'espions sûrs, quoique très-bien payés : circonstance qui s'explique par l'effroi que portait partout l'armée d'O'Donnel, et le peu d'espoir de succès qu'inspiraient les efforts des amis de la patrie.

Le Commandant général songea un moment à marcher de Colmenar vers Grenade ; mais les troupes du général Eguya (1) se portaient déjà sur Loja, et la funeste expérience de ce qui venait de se passer à Malaga, n'était pas de nature à faire entreprendre des tentatives de même genre ; d'ailleurs, les soldats étaient excédés de

---

(1) Ce général s'est rendu odieusement célèbre sur un plus grand théâtre qu'Élio, comme l'un de ses rivaux les plus ardents en cruauté ; on sait qu'il avait été ministre de la guerre ; il commandait alors en chef le royaume de Grenade.



fatigue; ils manquaient absolument de souliers, et la plupart d'entre eux n'avaient que la chemise qu'ils portaient. Il fallut donc se résoudre à suivre la route d'Antequera, où la Colonne arriva le 2, à dix heures et demie du soir.

Le commandant général prit les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour se faire fournir les objets dont la Colonne avait un plus pressant besoin; mais quelque célérité qu'il y mit, l'absence du corrégidor et des autres autorités, à qui la crainte d'être compromis avait fait prendre la résolution de se retirer de la ville, apporta d'inévitables retards à cette opération, qui ne put être terminée que dans le courant du 22; on éprouva surtout une plus grande difficulté à se procurer des souliers dont il se trouvait alors une fort petite quantité dans les magasins d'Antequera.

Pendant la matinée du 23, on fit des réquisitions de chevaux; vers midi, on aperçut quelques corps ennemis qui s'avançaient lentement par la route de Malaga. Le commandant général donna aussitôt l'ordre aux bataillons de se former sur une hauteur située derrière les capucins, et qui domine la ville; mais ces bataillons ne lui présentant que de très-faibles moyens, il les fit retirer, et diri-

gea la Colonne sur la route del Campillo, d'où elle repartit le 24, à deux heures du matin.

Le même jour, à huit heures, elle se remit en marche, et entra, à quatre, à Canete la Real.

La fatigue, produite par tant de marches forcées, et tant d'autres causes morales ou physiques, avaient réduit la Colonne à neuf cents hommes; cette perte, et l'isolement où elle était de toute nouvelle, rendaient nécessaire la plus extrême circonspection dans ses mouvemens.

Le jour suivant, le commandant général se porta avec la Colonne sur Ronda, dans le dessein de chercher, dans la partie la plus âpre de ce pays de montagnes, un théâtre de guerre analogue à ses forces et à ses moyens; à une lieue de cette ville, on apprit que huit cents hommes de l'avant-garde d'O'Donnell étaient campés en avant des portes, après avoir fait une marche forcée de 11 lieues; Riego jugeant que l'intérêt national et l'honneur ne lui permettaient pas de reculer, résolut de les attaquer.

Le feu commença donc avec l'acharnement et la vigueur accoutumés. Les tirailleurs de la Colonne mirent promptement en déroute ceux de l'ennemi; quelques-unes des compagnies de celui-ci, qui occupaient les hauteurs de la



droite, ne tardèrent pas à les abandonner ; et, toutes ensemble, poursuivies l'épée dans les reins, par le bataillon de Séville, se virent bientôt dans la nécessité de rentrer dans la ville de Ronda, et de se réfugier de l'autre côté du pont, situé sous le Fajo (1). Le bataillon des Asturies, avec celui des guides, presque réduit à rien, était demeuré à la porte pour protéger la retraite et le peu de cavalerie qui restait encore. Les deux compagnies de Valençay, sorties de San-Fernando avec le reste de la Colonne, n'existaient plus, par l'effet des désertions qui avaient eu lieu à Canete la Réal, et presque sous les yeux des braves et fidèles compagnons de leurs travaux et de leurs fatigues.

La position qu'avaient prise les ennemis, était inexpugnable ; tous les efforts du bataillon de Séville, et surtout de ses braves chasseurs commandés par le capitaine Don Jose Urbina, furent infructueux ; on pensait, d'un autre côté que le reste de la division d'O'Donnell viendrait se réunir avec son avant-garde, aux forces contre lesquelles on avait alors à com-

---

(1) Nom d'un précipice escarpé et très-profond qui traverse la ville.

